

Drôle de type! Grâce à lui, je connus Corbière, Mallarmé, Maeterlinck, Verhaeren, Lautréamont, Moréas, Valéry, Verlaine, et, bien que ses récitations me fissent l'effet d'une blague, elles me touchaient plus que les élans de désespoir de mon avoué baudelairien.

Au sujet de ce dernier :

Ce bougre-là courait la gueuse, et ses mornes, ses vulgaires aventures ne l'autorisaient guère à soupirer, en roulant des yeux blancs :

*J'implore ta pitié, Toi, l'unique que j'aime,  
Du fond du gouffre obscur où mon cœur est tombé.*

Une pancarte, accrochée dans le couloir de sa maison, mentionnait en grosses capitales :

*L'étude est située au bout de l'escalier.*

Et cet alexandrin banal s'adaptait mieux que ceux des *Fleurs du Mal* au drame que constitue pour une nature sensible la plate et quotidienne existence d'avoué.

Dans l'escalier qui menait à l'étude, le tailleur de pierre, lui, se serait cassé la figure. Toujours ivre et pourchassant les bonnes, il clamait en se cognant aux murs :

*Mais vrai j'ai trop pleuré. Les aubes sont navrantes.  
Toute lune est impure et tout soleil amer.  
L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.  
Oh! que ma quille éclate! Oh! que j'aille à la mer!*

C'est à ce moment qu'il s'écriait :

— Hein! Rimbaud, ça fait du potin!

GASTON PICARD.

### MUSIQUE

La Musique française à la Philharmonique de Berlin. — Opéra : Reprise de *Monna Vanna*, de Maurice Maeterlinck et Henry Février. — Première représentation de *L'Amour irahi*, ballet de Louis Laloy, musique d'Albeniz, orchestrée par Manuel Infante. — Opéra-Comique : Reprise du *Roi malgré lui*, d'Emmanuel Chabrier. — Concerts Colonne : *La Symphonie concertante* de Florent Schmitt dans le tumulte. — Premières auditions d'ouvrages de Mlle Henriette Roget et de M. Martinu.

J'ai rendu compte en leur temps des concerts donnés à Vichy, « capitale d'été de la musique », à l'occasion du Con-

grès international de 1935, sous la présidence de M. Richard Strauss. Depuis lors, l'idée d'une « coopération internationale des compositeurs » a fait son chemin, un chemin tracé grâce à la ténacité de pionniers comme M. René Chauvet, directeur artistique du Casino de Vichy; et le récent concert de musique française donné à Berlin, sous la direction de M. Albert Wolff, a pleinement réalisé les espoirs conçus il y a deux ans. Le programme offert aux Berlinois était composé de l'ouverture du *Roi d'Ys*, de la *Symphonie* de Paul Dukas, du *Festin de l'Araignée*, d'Albert Roussel, des *Escapes* de Jacques Ibert et de la *Valse* de Maurice Ravel. Ce concert placé sous les auspices de l'Académie prussienne des Beaux-Arts et sous la présidence de M. François-Poncet, ambassadeur de France, a suscité chez les trois mille auditeurs rassemblés à la Philharmonie un enthousiasme qui s'est traduit par neuf rappels d'Albert Wolff, à la fin du concert au milieu des cris répétés de « Vive la France! ». La presse, qui n'a point de titres assez alléchants pour célébrer la « victoire » d'une équipe de joueurs de ballon, a dédaigneusement traité cet événement dont les comptes rendus ont passé parmi les nouvelles négligeables, quand, par faveur, on a bien voulu les insérer. En d'autres pays, on eût commenté ce triomphe de la musique française à Berlin comme il convenait de le faire. Comment les étrangers croiraient-ils que nos artistes tiennent un si haut rang quand nous les plaçons nous-mêmes bien au-dessous des coureurs cyclistes? Un concert de musique française sera donné à Stockholm en mars, et ce sera, comme celui de Berlin, un « échange » franco-suédois; l'orchestre de Vichy participera aux fêtes du couronnement en Angleterre. Toutes ces manifestations sont la conséquence des heureuses résolutions adoptées au congrès de Vichy. Il serait utile qu'on le sût, et qu'on ne donnât point aux musiciens étrangers l'impression que la musique, en France, n'intéresse que les professeurs et les musiciens qu'elle fait vivre, tandis que la nation tout entière est follement avide des moindres échos du stade...

## §

**Monna Vanna**, le drame lyrique de M. Henry Février que

L'Opéra vient de reprendre fut créé en 1909. Près de trente ans se sont écoulés et c'est une épreuve redoutable pour un musicien que d'offrir un ouvrage ancien déjà non seulement à la curiosité des générations nouvelles, mais encore, mais surtout, à la curiosité sans indulgence des premiers auditeurs. Quand parut *Monna Vanna* en sa nouveauté elle s'imposa par d'incontestables qualités dramatiques. La situation imaginée par M. Maurice Maeterlinck est une des plus douloureusement humaines qui se puissent concevoir. Le musicien en a tiré d'amples développements dont le pathétique s'apparente très souvent au réalisme. Il y a trente ans, c'était là tout ensemble une cause de succès populaire et une raison d'échec près des délicats. Aujourd'hui... Eh bien aujourd'hui, sans doute les délicats n'ont-ils plus les mêmes sujets d'alarme. Le péril réaliste étant écarté, ils ne refusent plus d'apercevoir dans une *Monna Vanna* (et tout en déplorant souvent la facilité des moyens employés, le trop fréquent doublement des voix par les instruments, les « effets » trop attendus), la force convaincante des passages essentiels, la sincérité de la déclamation lyrique. Et il faut dire que l'interprétation est de tout premier ordre; que Mme Marisa Ferrer par sa noble simplicité, sa pudeur naturelle, la beauté de ses attitudes, la qualité de sa voix, la sûreté de sa diction, et puis encore je ne sais quelles perfections impondérables, mais qui ravissent au moment qu'on les constate, est une *Monna Vanna* idéale. M. Vanni Marcoux qui créa le rôle de Guido est comme au premier jour admirable en tous points : il n'y a guère que Chaliapine qui nous ait laissé de semblables souvenirs. M. José de Trévi est excellent en Prinzivalle, MM. Huberty, Narçon se montrent tout à fait dignes des trois protagonistes. L'orchestre, fort bien conduit par M. Fr. Ruhlmann, la mise en scène très vivante, de superbes costumes qui semblent dessinés par Mantegna, contribuent à l'éclat de représentations très brillantes.

Pour illustrer plastiquement quelques pages les plus célèbres d'Albeniz, le délicat lettré qu'est M. Louis Laloy a imaginé le scénario de *L'Amour trahi* — le nouveau ballet que vient de monter l'Opéra. Amour et jalousie, dévotion passionnée autant que l'amour humain, toute l'Espagne mé-

lancolique et lumineuse s'y trouve habilement résumée. M. Manuel Infante a coordonné et instrumenté les pièces d'Albeniz avec beaucoup de tact et de talent. Un trio de danseurs espagnols — virtuoses étonnants des castagnettes, Mmes Laura de Santelmo, Adrina Otero et M. Antonio Alcazar — évoquent l'Espagne des temps heureux où les drames d'amour suffisaient aux jeunes *señoritas* qui n'étaient point encore des miliciennes.

Mlle Solange Schwarz a repris à l'Opéra une place que ses admirateurs souhaitaient de lui voir occuper bien vite : sa rentrée dans *Coppélia* a été triomphale. On n'imagine point qu'il soit possible d'apporter à l'interprétation de ce rôle plus de grâce mutine, plus de perfection technique, plus de souplesse et plus de charme. La danse de la poupée a valu à Mlle Solange Schwarz un des plus beaux succès qu'ait jamais remportés une danseuse. Et ce fut certes un des mieux mérités.

## §

Le pur, l'éclatant chef-d'œuvre, et si français qu'est *Le Roi malgré lui*, n'aurait dû jamais quitter l'affiche de l'Opéra-Comique. D'où vient que le public n'ait point persévéré à l'applaudir lorsqu'on le reprit ? Il semble, cette fois, que l'ouvrage ait plu davantage (non point aux musiciens, qui l'ont toujours admiré pleinement), mais aux spectateurs qui font vivre le théâtre. La reprise, en effet, eut lieu un jour ordinaire, il n'y eut pas de répétition générale et l'on put ainsi remarquer quel accueil chaleureux, à toutes les places, rencontrait Emmanuel Chabrier. Souhaitons que cela dure : ce serait la récompense la plus juste que pussent trouver les efforts d'une direction et d'une troupe également soucieuses de servir la musique française en honorant de la meilleure manière le génie de Chabrier. M. Rouché a fait établir par Mme Lorentowicz de nouveaux décors et de nouveaux costumes ; M. Eugène Bigot a dirigé l'ouvrage comme doit l'être cette musique pleine d'entrain, d'une magnifique belle humeur et dont la truculence garde tant de mesure et de finesse. M. Henri Fabert a su l'animer par une mise en scène ingénieuse, vivante, et qui semble doubler la surface trop

étroite du plateau. Enfin, rivalisant de zèle, les choristes chantent et jouent (oui, *jouent*) excellemment. M. Tcherkass a réglé avec goût les danses de la célèbre *Fête polonaise* au deuxième acte. Quant aux artistes du chant, tous méritent des éloges : M. Roger Bourdin, élégant et bien chantant Henri de Valois; M. Musy, plein de verve et de finesse dans le rôle si difficile de Fritelli; M. Arnoult, excellent Nangis. Mlle Georgette Denys possède une jolie voix; elle la conduit à merveille et elle donne à l'esclave Minka la jeunesse et la grâce auxquelles nul gentilhomme français ne saurait rester insensible. Mlle Lily Leblanc montre de l'assurance dans le rôle d'Alexina. Le sextuor des serves a été délicieusement chanté. Quel régal que cette musique, et comme elle est débordante de jeunesse et de vie, comme elle est riche de nouveauté après cinquante ans — puisqu'il y aura cinquante ans le 18 mai que *Le Roi malgré lui* fut monté à l'Opéra-Comique. Singulier destin : le 25 mai, le théâtre brûlait... L'année précédente, la faillite du directeur de la Monnaie de Bruxelles avait réduit à deux les représentations de *Gwendoline*. Et ce fut la mort qui interrompit la composition de *Briséis*. Une éclatante réparation est bien due aux mânes de Chabrier.

## §

Le dimanche 24 janvier, les concerts Colonne avaient affiché la **Symphonie concertante**, pour piano et orchestre, de M. Florent Schmitt, qu'interpréta avec autant de vaillance (il lui en fallut, nous le verrons) que de magnifique sûreté, Mme Hélène Pignari. J'ai rendu compte, en 1933, lors de sa création, de cette œuvre magnifique, mais qui n'est point de celles dont la séduction s'exerce irrésistiblement sur la foule dès les premières notes. Elle est hautaine, difficile même, et d'un abord qui peut paraître abrupt. Est-ce une raison pour en interrompre, entre deux mouvements, l'exécution par des sifflets, par des cris sauvages, et cela, précisément après le *lento* où se trouve une des plus belles et des plus nobles pages de notre musique contemporaine? D'où venait cette soudaine fureur? M. Paul Paray opposa d'abord le dédain à cette tempête d'invectives. Puis, tourné vers la salle, il fit remarquer que, quels que soient les goûts que l'on ait en

musique, l'effort accompli par un orchestre qui monte une œuvre comme la *Symphonie concertante* mérite au moins qu'on l'écoute. Peut-être aurait-il pu ajouter — mais cela n'eût fait qu'exciter les enragés — qu'un musicien comme Florent Schmitt était l'honneur de son pays et que c'était une chose extraordinaire qu'il ne pût faire entendre en France un ouvrage applaudi partout ailleurs... Rarement on vit orage plus violent. Il y eut des coups, des cheveux arrachés. On vit un parapluie brandi comme une massue. On entendit des injures. Et puis la paix revint, apportée des *Steppes de l'Asie centrale* par les chameaux de Borodine...

De telles tempêtes, si soudaines, ne se produisent pas sans raison, et il serait utile de chercher à comprendre ces phénomènes pour en éviter le retour. Il me semble que deux facteurs interviennent, l'un permanent, l'autre momentané. Le premier est que le public du Châtelet est maintenant saturé de Wagner et de Beethoven au point de se montrer réfractaire à toute nouveauté, fût-elle géniale, si elle s'écarte des formules auxquelles il est habitué et hors desquelles il ne voit point que le salut soit possible. La seconde, c'est qu'étant donné cet état d'esprit des habitués, il est périlleux de composer un programme où l'œuvre nouvelle, quand elle est résolument moderne et difficile comme la *Symphonie concertante*, apparaisse enchâssée entre la *Cinquième*, des fragments de Rameau, de Lully, et des ouvrages aussi connus que les *Steppes de l'Asie centrale* et le *Capriccio espagnol*. Certains mélanges explosent dont les éléments, quand on les tient séparés, demeurent inoffensifs...

## §

Aux concerts Poulet-Siohan, Mlle Yvonne Lefébure a interprété avec une magnifique autorité le *Concerto* et les *Jeux d'eau* de M. Maurice Ravel, et puis, dans le *Sixième Nocturne* de Fauré, elle a montré l'intelligente finesse de son jeu prestigieux. Une nouveauté figurait au programme, les *Rythmes* de Mlle Henriette Roget, suite de trois danses, *tarentelle*, *rumba* et *valse viennoise*; œuvre courte mais substantielle, toute en oppositions charmantes, vive et joyeuse avec la tarentelle, ondulante et voilée d'une mélancolie légère dans

la rumba, et puis pimpante, entraînant, tourbillonnante dans la valse où les souvenirs viennois se mêlent aux allusions à Ravel et à Schmitt — une œuvre en vérité charmante, joliment orchestrée, et qui porte la marque d'une musicienne accomplie.

Je ne fais que signaler aujourd'hui, faute de place, mais j'y reviendrai, le *Concerto pour piano et orchestre* de M. P. Martin, brillamment interprété par Mme Germaine Leroux à la Société des Concerts et qui remporta un franc succès.

RENÉ DUMESNIL.

### ART

Salon du Portrait contemporain. — Exposition d'art religieux contemporain. — Soulas. — Benn. — Zingg. — Pino della Selva. — Peintures populaires.

Ce quatrième Salon du Portrait contemporain, organisé par la Galerie de Paris, réunit deux centaines de personnages peints ou sculptés par deux centaines d'artistes. Une telle abondance peut faire craindre un niveau moyen d'autant plus médiocre que nos contemporains, absorbés par trop de recherches purement picturales, n'excellent pas en général dans la représentation de la figure humaine. Nous trouverons donc à l'ensemble de ce Salon les défauts qui sont ceux de notre temps : faiblesse de dessin, manque d'assurance et de fermeté, visage humain traité comme un simple motif plastique, absence de spiritualité et de rayonnement intérieur.

Mais l'intérêt d'une manifestation de ce genre réside justement pour nous dans l'effort que nous saisissons chez les meilleurs pour reprendre ce sens de la grande tradition du portrait — celle qui a enfanté la plupart des chefs-d'œuvre — et pour replacer les valeurs humaines dans leur hiérarchie.

L'inquiétude de nos jeunes peintres se manifeste dans la plupart de leurs envois; et cette inquiétude ne vaut-elle pas mieux en définitive que de fausses sécurités ou des certitudes mal placées? Nous la sentons dans le portrait de Francis Tailleux, qui est l'un des meilleurs envois de jeunes du Salon, chez Hambourg, chez Chapelain-Midy, chez Charles Blanc. Jacques-Emile Blanche est représenté par un émouvant portrait de René Crevel, H. de Waroquier par un ouvrage déjà